

NOTRE VIE D'APRÈS

Boris Cyrulnik

Il vaut mieux, selon Boris Cyrulnik, réfléchir promptement à notre mode de vie dans le monde des « hyper », au premier rang desquels l'hyperconsommation et l'hypermobilité. Faute de quoi, les mêmes causes produisant les mêmes effets, il faut s'attendre à une nouvelle épidémie d'ici deux ans.

Propos recueillis par Sophie Ledaniché
sophie.ledaniche@centrefrance.com

Comparaison est rarement raison et ce n'est pas à Boris Cyrulnik que l'on va l'apprendre. Toutefois, il est des parallèles inspirants. Comme ceux que le neuropsychiatre décline dans son dernier ouvrage, *La nuit j'écrirai des soleils* (*), et qu'il rappelle en clin d'œil tandis que la conversation le cueille à l'horizon de la Grande Bleue, dans le délice retrouvé du parfum des glycines et du chant des oiseaux. Il évoque volontiers l'anecdote de cette peste de 1848, à Marseille, et rappelle qu'alors la pandémie « a tué un Européen sur deux ». Avait suivi, selon le scientifique, un « bouleversement démographique et géographique » qui avait « provoqué une autre manière de penser la vie en société ».

Voilà un bon présage. Auquel le vulgarisateur de la résilience ajoute un

Donc, puisqu'on connaît les causes, va-t-on enfin pouvoir se concentrer sur les effets et surtout tenter d'y remédier ? « Il vaut mieux car si on ne le fait pas il est clair que, dans deux ans, il y aura une nouvelle épidémie virale », prédit le scientifique.

La perversion du sprint

Va-t-on être raisonnable ? « Cela dépend. Le président du Medef a dit qu'il fallait mettre les bouchées doubles pour rattraper le retard. Parfait : c'est la bonne direction vers une nouvelle pandémie ! Si l'économie se remet en marche comme avant, on sait ce qui va se passer... Il faut que les mondes politique et économique se mettent autour d'une table pour que l'on se recentre. Il faut penser autrement : moins d'élevage, plus de légumes, de la proximité alimentaire, moins de tourisme, moins de transports... »

Et puis Boris Cyrulnik dépeint cette

« Après, cela ne peut pas ne pas changer »

constat quotidien, banal mais révélateur. « Quand je vais marcher à la tombée de la nuit, quand je croise d'autres personnes, on s'écarte en souriant alors qu'avant, on se bousculait d'un air maussade. Les gens font preuve de gentillesse. C'est déjà un grand changement ». L'embellie se précise, vous dit-on.

Oui mais peut-on y croire durablement, à ce changement ? « Cela ne peut pas ne pas changer. D'abord parce que la France est ruinée. On va avoir une dette pour 20 ou 30 ans ». Et puis, « on découvre un phénomène majeur qui va provoquer des débats philosophiques passionnants et malheureusement passionnés : la condition humaine n'est pas au-dessus de la nature ».

Un milieu parfait

Effectivement, cela promet des hectolitres d'encre ; des logorrhées kilométriques et des batailles homériques, le talent en moins, dans les raccourcis du monde en ligne.

Le plus médiatique des neuropsychiatres poursuit. « Parce qu'on a une technologie stupéfiante, on se croit au-dessus de tout et on se rend compte qu'on est dedans. Si l'on continue à maltraiter les animaux et la nature, on maltraitera les êtres humains. Si l'on continue les élevages intensifs où les animaux sont malades de stress et massacrés en grandes séries, on entretient aussi un milieu parfait pour le développement des virus. »

N'oublions pas que l'interviewé est médecin. « Depuis que l'homme est sur Terre, les virus se développent toujours à deux conditions : le stock alimentaire (soit l'hyperconsommation) et l'hypermobilité. Le virus ne se déplace pas tout seul, c'est nous qui le transportons. »

compétition, souvent inepte, qui règne à tous les étages de la société, dans l'entreprise, dans le sport, dans la culture. Il parle de ce « sprint individuel pervers » qui pousse nombre d'entre nous, malgré nous, dans une course mortifère. « Quand j'étais étudiant en médecine et que je travaillais pour subvenir à mes besoins, mes copains me copiaient les cours au carbone. C'est totalement impensable aujourd'hui : un étudiant absent d'un amphi est un concurrent en moins pour le concours ! Et c'est la même chose dans les grandes entreprises où le sprint est tout aussi féroce. On en a complètement oublié que l'on ne peut pas vivre sans les autres. L'oubli de la solidarité a abouti à la crise des Gilets jaunes, à des gens malheureux, mal payés, isolés de la société. [...] On a aussi oublié le sport qui a pour fonction de réunir et qui est devenu un spectacle soumis à toutes les règles de production capitalistes. Idem pour l'art : des concerts de 100.000 personnes... Où est passée la dimension humaine ? », s'interroge celui qui était un enfant caché pendant la Seconde Guerre mondiale.

Non sans humblement confesser qu'il a, un temps, fait partie de la machine infernale. « Pendant cette période de crise, j'ai touché du doigt combien je m'étais, moi aussi, laissé entraîner par le sprint. Je travaillais dans les avions, dans les taxis, la nuit, tout à toute allure, j'avais une sorte d'excitation à le faire. Là, j'ai redécouvert le plaisir de la lenteur, de travailler paisiblement sur un sujet ». Et de constater avec un plaisir serein qu'« il y a déjà beaucoup de choses à dimension humaine qui sont déjà en marche. » ■

(*) Paru aux éditions Odile Jacob en 2019.



NEUROPSYCHIATRE. Boris Cyrulnik croit beaucoup au monde associatif pour revenir à de saines valeurs. AFP

■ RÉFLEXION

Contre « la brutalité » faite aux enfants

Boris Cyrulnik l'évoque au détour de la conversation. Parce que le sujet lui tient à cœur et parce que, depuis le mois de septembre 2019, il préside une commission de réflexion sur les 1.000 premiers jours de l'enfant lancée par le ministère de la Santé et des Solidarités, animée par une vingtaine d'experts et nourrie par les témoignages parentaux. « Dans de nombreux pays, comme aux États-Unis ou au Japon, on fait démarrer les enfants beaucoup trop vite dans l'enseignement. Cela ne sert à rien car ils rattrapent leur retard en quelques années. En revanche, cette brutalité a un prix exorbitant qui va du décrochage scolaire au suicide chez les enfants ou adolescents en passant notamment, chez les garçons surtout, par les troubles psychiques. Ce sprint scolaire coûte très cher et il en train d'arriver en France », dit le neuropsychiatre. Un rapport aurait dû être présenté au mois avril ; le coronavirus en a décidé autrement...

“ Si l'économie se remet en marche comme avant, on sait ce qui va se passer : une autre épidémie ”